

L A V I E S A U V A G E

Maquette : Laura Cocchi

La Vie sauvage est une oeuvre originale de David Brülhart et Tony O'Neill :

© Tony O'Neill pour le texte original, 2016

© David Brülhart pour les gravures, 2016

© Dejan Gacond et Frédérique Longrée pour la traduction, 2016

© Hélice Hélas Editeur, 2016

ISBN : 978-2-940522-44-6

www.helicehelas.org

www.davidbrulhart.com

www.tonyoneill.net

Twitter : @IAmTonyONeill

LA VIE SAUVAGE

Tony O'Neill
David Brühlhart

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR
Dejan Gacond et Frédérique Longrée

HÉLICE HÉLAS

A Nico et Marylou Rose
Oz est en vous !

P R E M I È R E P A R T I E

ÉLEGIE POUR UN BOXEUR MORT

CHAPITRE I



DERNIÈRE COMMANDE

C HET DELANY ÉTAIT ASSIS DANS UN COIN DU CASANOVAS, SIROTANT SON WILD TURKEY ET SA BIÈRE, LE COL DE SA CHEMISE RELEVÉ, SON CHAPEAU ENFONCÉ SUR LE FRONT. LE CASANOVAS ÉTAIT UN BISTROT INFECT, COINCÉ DANS UNE RUELLE QUELQUE PART DANS LA BANLIEUE COMMERCIALE DE RENO. CET ABREUVOIR SANS FENÊTRE, MINUSCULE ET SI SOMBRE, DONNAIT L'IMPRESSON D'ÊTRE À MILLE MÈTRES SOUS TERRE. L'OBSCURITÉ AMBIANTE ENVELOPPAIT TOUT CE QUI PEUT SE TAPIR DANS L'OMBRE, TOUT CE QUI PEUT FILER ENTRE LES TABLES COLLANTES OU DÉGOULINER LE LONG DE CES MURS PLEIN DE TRISTESSE.

Quelques instants plus tôt, Sugar Tits, un junkie malingre et gigolo, revivait les moments forts du combat du début de soirée, emplissant le bar de sa voix de fausset... un récit suintant l'ivresse, boxant dans l'air, tournant sur lui-même, sautant et s'agitant avec la légèreté d'une ballerine jusqu'à ce qu'une quinte de toux le fit agoniser, plié en deux sur son tabouret. Quelques vieux pochtrons lui gueulèrent : *Pose ton petit cul de fiotte et ferme ta gueule*, excitant au fond de la pièce une poignée d'homos qui raillaient et chahutaient. L'un d'eux sauta de son tabouret et se tortilla à travers le bistrot, soufflant des baisers au vieil alcool au teint rougi, qui lui hurla dessus à son tour. Quand elle en eut assez, Sunshine, l'irascible Indienne qui gérait l'endroit, déversa un déluge de menaces obscènes. Elle servait les boissons les plus corsées de la ville, mais la plupart du temps, elle somnolait derrière son comptoir. Les soirées où ses petites-filles n'étaient pas là pour donner un coup de main, un homme aurait pu mourir sobre avant qu'elle ne daigne le servir. Personne n'était assez con pour tenter de la réveiller à part les

quelques étrangers malchanceux contraints de déguerpir sous le regard moqueur des habitués.

Soudain, cette agitation se calma comme elle était apparue. Tous les yeux se tournèrent en direction de l'écran noir et blanc. Les parieurs retinrent leur respiration, implorèrent Dieu ou le Diable ou ce en quoi ils croyaient. L'étranger se figea aussi, son verre de bourbon immobilisé à deux doigts de ses lèvres, alors que la télé annonçait la mort de Marcello « Pretty Boy » Diaz.

Quelques gémissements, bulletins de pari déchirés jetés au sol et blasphèmes plus tard, la vie redevint normale. Sugar Tits rota mais resta discret. L'étranger avala son whiskey et se rinça avec la bière. Il sentit un truc humide sur sa main. Quelques gouttes de sang tombaient de son nez. Il essuya le tout avec sa serviette.

Dans un coin, un néon empoussiéré en forme de Père Noël clignotait quelle que soit la saison. Un homme obèse à la chemise de travail trempée de sueur enfonçait des pièces dans la machine à clopes. Une vieille pute lâcha un rire flegmatique.

Rico et Miguel, deux brutes qui habitaient en direction de TJ, étaient assis à côté de Sugar Tits. Ils sortaient juste de l'équipe de nuit à l'abattoir, les habits et les cheveux puant le sang coagulé et le tabac.

– Peu importe si cet enclé était assez con pour se battre contre Pretty Boy, il l'a cogné si fort que le petit en a crevé.

– C'est vrai ça.





Le téléjournal local récapitulait la carrière de Pretty Boy, son ascension fulgurante chez les poids *welters*, l'espoir montant de la boxe à un pas du titre, surfant sur une série de treize victoires d'affilée jusqu'à sa défaite choquante et fatale contre quelqu'un en fin de carrière. On ne parlait ni des nombreux adversaires qui avaient évité d'affronter Pretty Boy, ni des bons boxeurs donnant l'impression d'oublier tout ce qu'ils savaient faire une fois sur le ring contre lui, avant de s'écrouler plus vite qu'une pute de Juarez, trébuchant sur eux-mêmes, tentant quelques coups de poings sans âme.

Personne ne parlait de l'oncle de Diaz, un de ces syndicalistes fraudeurs, connu sous le nom du Vieux Diaz, poursuivi en justice à de nombreuses reprises pour évasion fiscale mais s'en tirant à chaque fois. Ni de Roberto, son père, qui était dans l'import-export sans que personne ne sache vraiment ce qu'il importait ou exportait. Pretty Boy était beau en effet, de façon inhabituelle pour un boxeur, exempt des oreilles en chou-fleur, du nez cassé, et des dents manquantes de ses semblables, car en vérité personne n'était assez débile pour tenter de le blesser sérieusement.

Personne jusqu'à ce que débarque Chet Delany et qu'il défonce l'étoile montante si méchamment qu'un épanchement sanguin avait éclaté dans le cerveau du mec, le tuant quelques heures après être tombé dans le coma.

– J'espère qu'il a été bien payé, dit Rico, car ce fils de pute va devoir prendre le large. Ça coûte combien un ticket pour Nowhere de nos jours ?

Miguel soupira comme un pneu qui se dégonfle. Alors que les deux hommes poursuivaient leur discussion à propos du combat, Johnny Dee, un vieux drogué errant, passa derrière eux comme une ombre avant de s'arrêter pile devant la table du coin où était assis Chet Delany.

– Putainnnn, dit-il, j'étais sûr que c'était toi.

– T'as pensé juste faut croire.

– Tu t'es mis dans une belle merde mon gars. Tu t'as fait petit ?

– Mmm. Jusqu'à ce que je puisse voir d'où vient le vent.

– Après ce combat ? Merde, mon petit. Le vieil accro aspira un peu d'air à travers ses dents jaunies. J'ai l'impression qu'il sera glacial ce putain de vent. Et qu'il soufflera fort, mon gars. Assez fort pour geler ton petit cul de blanc si tu traînes trop longtemps par ici.

Johnny se pencha sur la table et regarda intensément le visage du boxeur. Gonflé à la joue, une entaille en travers du nez, un sparadrap ensanglanté le recouvrant... Pourtant ses yeux restaient immuables ; noirs comme du charbon et renfermant la beauté triste et la souffrance froide d'une poignée de romans russes.

– Tu f'rais une faveur à un vieux pote ?

Johnny tira un tabouret et les deux hommes se rapprochèrent.

– Tu sais, dit Johnny, je me souviens d'un temps où on était frères de dope. On partageait la même aiguille infecte hein ? Pis t'as décroché. T'as laissé un frangin. Je me réveille un jour et ton appart est fermé. Ils disaient que tu étais clean maintenant. Que t'avais trouvé un job.

– Tu parles d’un boulot ? J’ai peut-être signé mon arrêt de mort assuré par quelques milliers de dollars.

Les yeux de Johnny s’illuminèrent à la mention de l’argent.

– T’as du pognon ?

– Un p’tit peu. J’en aurai plus bientôt. Tu veux que j’té dépanne ?

Le vieux junkie commença à s’échauffer, les rides sur son visage se détendaient, tout en affichant un sourire de requin. Il devint mielleux, ronronnant :

– Merde mon frère, un bandit sera toujours un bandit, pas vrai ?

Chet lui donna cinq dollars.

– T’as besoin de quoi ? dit Johnny.

– Tâte le terrain, déploie tes antennes. Tente de comprendre à quel point je suis enfoncé dans la merde.

Le vieux camé acquiesça, aussi silencieux qu’il était arrivé, se leva et ondula en direction du téléphone. Il lâcha une pièce dans la fente et commença à composer le numéro d’Eddie le Grec ; c’est à ce moment-là que le tourbillon s’enclencha pour de bon, les questions ricochant de toutes parts, comme les ondes circulaires provoquées par un galet jeté sur la surface d’un lac, ondoyant dans toute la ville, d’un bar à une chambre de passe, d’une chambre de passe à un club de billard, d’un club de billard au barbier, etc. jusqu’à ce qu’il enveloppe entièrement le bas-ventre nocturne de la ville ; un réseau invisible de drogués, de ratés, d’alcoolos, d’arnaqueurs, d’escrocs, de gamins cireurs de chaussures, de putes, de gigolos, de barmans et de parieurs...

* * *

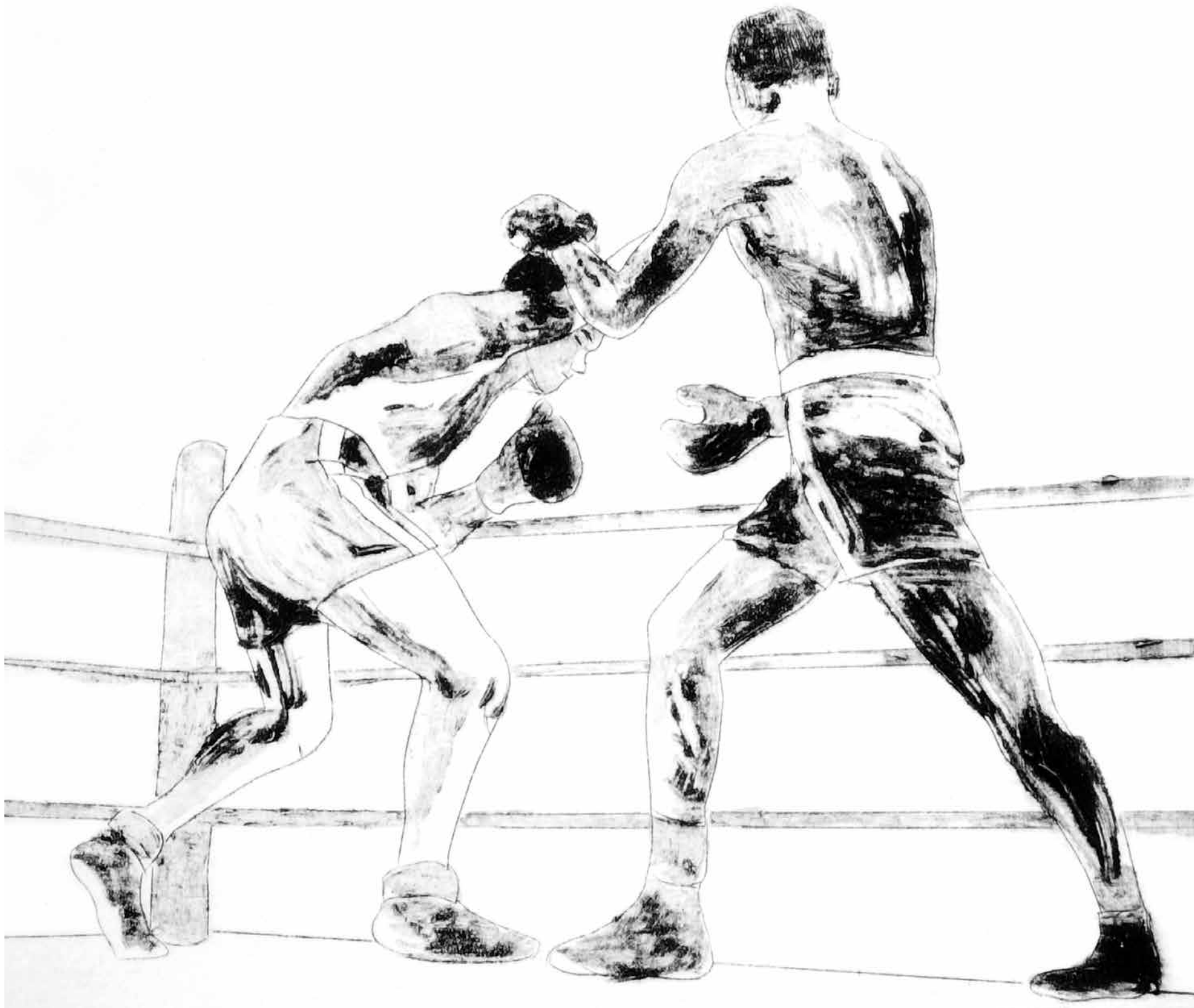
Bien loin du Casavonas, dans une chambre nauséabonde, Eddie le Grec était courbé, fumant une Pall Mall au coin de son lit pliable. Il portait un maillot de corps souillé et des pantalons gris.

– J’ai entendu dire que Delany était un bon boxeur à l’époque mais qu’il avait un penchant trop fort pour les femmes et l’alcool. Il est devenu négligé. Pas un combat en une année et merde quoi, quelle façon de revenir ! Enfin, j’ai entendu dire qu’il ne combattrait plus jamais dans cette ville...

* * *

Ailleurs dans la ville, Chickenhawk Tommy observait un vieux Mexicain se pencher sur la table de billard et envoyer sa boule dans le mille avec dextérité tout en crachant et jurant, appuyé contre le téléphone.

– Hé, j’suis pas en train de dire que je taffe pour les mecs de Diaz mais je connais des gonzesses qui connaissent du monde et j’ai entendu dire qu’ils préparent un enterrement... mais j’parle pas de celui de Pretty Boy.



* * *

Un brasseur irlandais bedonnant était assis sur une chaise dans un salon de coiffure, alors qu'un homme fantomatique aux cheveux gris lui coupait nerveusement les cheveux sur sa tête ronde.

– ... connaissant le Vieux Diaz comme je le connais... — *Hé nom de Dieu, tu fais quoi ? qu'est-ce t'essaye de m'faire ? de m'couper la putain de tête ou quoi ?*
– Peu importe, si je connais le vieux bâtard aussi bien que je le pense, y va pas attendre que cela s'étouffe. Quelque chose va se passer dans les prochains jours. Quelque chose d'abject ; aux yeux de tous. Quelque chose de moche, tu vois ?

* * *

Quand Johnny revint nonchalamment vers la table, son air de chien battu était tout ce dont Chet avait besoin. Les deux hommes se firent un signe de tête.

– Ça va aller frangin...

Quand Chet se leva, le vieux Johnny lui montra un sachet transparent dans sa main en disant.

– T'auras p't'être besoin d'un p'tit quelque chose pour le voyage.

Les yeux usés et emplis de douleur de Chet se plissèrent en un sourire avant que le vieil accro ne s'évapore comme un spectre.

Une dernière chance, pensa Chet. Il glissa une pièce dans la machine et composa le numéro de Goldberg, l'agent qui avait organisé le combat. Après une seule sonnerie, il répondit :

– Saul Goldberg à l'appareil.

– Saul, c'est moi.

Une courte pause, puis le vieil enclulé reprit d'un ton enjoué comme si personne n'était mort ce soir-là.

– Comment ça va Chetty ?

– Ben tu vois... Dis, à propos du combat...

– C'était violent. Après tout c'était pas d'chance. Je veux pas que tu t'flagelles avec ça.

– Pas besoin de s'flageller. Y'a vraiment pas besoin avec les mecs de Diaz qui vont s'en charger à ma place.

– Nom de Dieu, fais pas l'con. Personne t'en veut Chetty. C'était juste un de ces trucs. Un accident absurde. Ecoute, je peux appeler le Vieux Diaz moi-même. Arrondir les angles, tu vois ?

Chet serra encore plus fort le téléphone.

– Pourquoi pas. Dans tous les cas, ça serait plus malin que j'm'éloigne un moment d'la ville. J'ai une sœur à Philly et je pourrais sûrement traîner un moment chez elle. Mais avant que j'me casse, je voulais te parler du pognon.

– Ah, je me disais bien que tu téléphonais pour ça. Ça joue, si tu veux, tu peux venir chercher ton chèque...

– Non, je veux du cash.

Goldberg bredouilla un instant avant de retrouver une contenance.

– Bon, j'ai p'tête ce qu'il faut dans le coffre... Ça t'irait de passer directement, je te donnerai ce que je peux et je te ferai un chèque pour le reste. Tu en penses quoi champion ?

Chet ferma les yeux. Il imaginait ce vieux porc dégoulinant à l'autre bout du fil, meurtri et couvert d'hématomes, ruisselant de sang, le cordon du téléphone certainement enroulé autour de son vieux cou fragile, avec l'un des abrutis de Diaz penché par-dessus, son oreille collée à l'appareil pour être certain que le vieux rapace n'essaie pas d'avertir Chet. Soit par accident, soit de son plein gré. Goldberg en avait déjà assez dit. Un agent qui désire payer directement et... en espèces en plus ? Dans un autre contexte, Chet aurait bien ri. Mais là, il savait parfaitement que seule une cartouche l'attendait dans le bureau de Saul. Chet pouvait oublier son pognon.

– Ok super... c'est parfait. Merci Saul. Je serai-là... disons dans une heure ?

– Plus vite, tu peux pas ? La voix de Saul monta d'une octave. C'est que j'allais bientôt fermer...

– Je fais d'mon mieux, Saul.

Chet raccrocha. Il espérait que l'histoire d'une sœur à Philly était suffisante pour que les crétiens de Diaz soient envoyés hors de son chemin assez longtemps pour quitter la ville. Se connectant à nouveau avec la réalité qui l'entourait, Chet observa une dernière fois le bar. Dans un coin, un cowboy avec une peau tannée comme

du cuir observa son verre vide puis regarda désespérément la vieille dame derrière le comptoir, assise comme une statue, sereine comme un Bouddha, le visage ridé par les années... Dans l'obscurité, il distinguait les silhouettes éthérées des putes qui racolaient ; l'une d'entre elles était assise à l'écart, seule, abattue, massant ses pieds douloureux après une matinée infructueuse à parader dans la rue.

Chet savait que le temps était compté. La menace potentielle était à présent partout et la seule possibilité de l'éviter était de bouger tout le temps ; ça et un peu de chance. Au moins jusqu'à ce qu'il trouve un endroit hors d'atteinte de ceux qui voulaient sa peau. Il devait bien y avoir un endroit quelque part, un endroit où un homme pouvait disparaître dans l'ombre comme s'il n'avait jamais été réellement là.

Chet n'avait aucune idée de comment s'y rendre, et aucune preuve réelle qu'un tel endroit existe. Peut-être était-ce juste un rêve, comme ces histoires que les vieux détenus se racontent le soir dans leurs cellules glaciales pour tenter de rester stables entre deux planifications méticuleuses d'une évasion qui n'arrivera jamais... A moins que... peut-être. Même les mirages ouvrent des possibilités : le plus pur éclat de l'espérance.

Chet marcha comme un condamné à mort à travers le bistrot, faisant une pause devant la porte. Il jeta un dernier coup d'œil autour de lui, l'ouvrit et se retrouva projeté dans la canicule de l'après-midi. La lumière du soleil faisait nettement ressortir l'obscurité du bar en contre-fond. Face à cet éclat lumineux, certains grimaçaient et marmonnaient, cachant leurs yeux derrière leurs mains. Le cowboy

le regarda d'un air impassible, alors qu'un énorme cafard se déplaçait sur le bar avant de disparaître dans une fente à travers le mur désagrégé. Pendant un instant, une vieille pute s'esclaffa et le client la vit comme elle était vraiment : éprouvée et âgée, bouffie, des bavures de rouge à lèvres et des yeux gris ayant vu bien trop de souffrance pour redevenir à jamais vivants... Un soulagement les emplit quand la porte se referma, laissant le Casanovas dans son obscurité indulgente. Derrière le comptoir, la vieille Indienne continuait de dormir, ronflant légèrement.

INDIFFÉRENTE À LA LUMIÈRE ET À LA NOIRCEUR...

TOTALEMENT À LA DÉRIVE...

ERRANT DANS LES RÊVES...

ERRANT DANS LE TEMPS...



Remerciements

Merci ma Lorelei pour l'inspiration, le soutien et le beau regard!

Merci Tony, pour toute ta confiance et ton souffle littéraire qui ont fait naître mes images.

Merci à toutes les sources photographiques anonymes ou non qui ont alimenté ce kaléidoscope américain.

Merci à Alexandre Grandjean et Stéphane Bovon pour leur folie, leur force et leur envie.

Merci à Dejan et Frédérique qui rendent ce livre accessible et sensible.

Merci à Raphaël pour sa patience et l'archivage numérique nécessaire des gravures.

Merci à Patti Smith pour son insoumission! Les gravures sont nées dans sa matrice musicale.

David Brühlhart

to my muse — perfectly beautiful & powerful, forever kissing my neck and lashing my back.

Tony O'Neill

DES MÊMES AUTEURS

DAVID BRÜLHART

Corps carbone, Hélice Hélas Editeur

TONY O'NEILL (traduit en français)

Black Néon, 13e Note Editeur

Du Bleu sur les Veines, 13e Note Editeur

Sick City, 13e Note Editeur

Notre-Dame du Vide, 13e Note Editeur

Dernière descente à Murder Mile, 13e Note Editeur

COLLECTION ELLIPSES ET LAPS

ALBERTINE ET GERMANO ZULLO, *La Femme canon*

DAVID BRÜLHART, *Corps carbone*

DORA FORMICA, *Curry, kiwis et Caïpirinha*

KRUM, *L'au-dessus*

KRUM, *02*

MAGA, *Héroïque*

MAOU, *Hej !*

NICOLAS SJÖSTEDT, *Oreiller de Chair fraîche*

NICOLAS SJÖSTEDT ET PIERRE YVES LADOR, *Cadavres*

Je meurs (collectif)

Tu meurs (collectif)

Il meurt (collectif)

CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ DE L'AIDE ET DES SOUTIENS DE



Ville de Fribourg



***Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
en septembre 2016 par Pulsio
(République de Bulgarie)***